

## Du silence de Pascal Quignard « Deo Soli Gloria »

Qui d'autre que Pascal Quignard imagine-t-on prononcer une conférence sur « Les ruines de Port-Royal » en la cathédrale de Coutances, un soir de l'été dernier, en compagnie de Jean-François Détrée à l'orgue puis au clavecin ? Pour ceux qui n'en étaient pas, un éditeur attentif a pensé à la publier, non sans la réunir à d'autres prises de parole du même, mais improvisées celles-là, sous le titre Sur l'idée d'une communauté de solitaires (75 pages, 8 euros, Arléa).

Est-ce dû à leur oralité première, fût-elle corrigée après coup ? Toujours est-il que ces paroles souvent lumineuses sont plus accessibles, en tout cas moins hermétiques, que *Mourir de penser*, le plus récent volume (IX) de son ambitieux cycle *Dernier royaume* dont l'ample dessein lui était apparu tout armé par un froid sec de 1997 alors qu'il était convalescent « dans un état de lassitude post mortem ». Les citations latines ou grecques y sont rares, et lorsqu'elles interviennent, elles permettent par exemple de déployer un mot tel que « requiem » dans une citation fameuse de *L'Imitation de Jésus-Christ* :

*Quaesivi in omnibus requiem, et nusquam inveni nisi in angulo cum libro / « J'ai cherché partout dans le ce monde le repos/un abandon/une halte, et je ne l'ai nulle part trouvée que dans un coin avec un livre ».*

Pourquoi **Port-Royal des Champs** ? Parce que cet écrivain se sent une dette envers les ruines depuis son enfance havraise passée dans un paysage de décombres suite aux bombardements de la Libération. Parce que Port-Royal fut **une ruine sans ruines**, Louis XIV ayant exigé la *tabula rasa* jusque sous la terre, ayant ordonné l'exhumation de trois mille corps qui furent déchirés par les crocs des animaux avant d'être jetés, coupables à jamais de lui avoir fait de l'ombre en osant l'orgueil de réserver leur conscience. Et parce que l'abbaye fut par excellence le lieu où s'inventa une communauté de solitaires dans l'acception janséniste du terme.

C'étaient des hommes de la société civile, et non des religieux, qui choisissaient de se plier à des règles conventuelles, dont le silence, sans pour autant s'y lier par des vœux. Gloire à Sainte-Beuve qui leur éleva son monument de papier, ces solitaires qui inventèrent de se regrouper autour de leur désir de fuir.

On y retrouve le ton, le rythme, la cadence de certains de ses *Petits traités*, et l'ombre portée de toute une réflexion sur le langage et le non-dit entamée depuis des tous premiers livres au début des années 70, sous l'influence du vénéré **Bavard** de Louis-René des Forêts (en 1978, Quignard avait signé la quatrième de couverture de sa réédition dans « L'Imaginaire »). Il substitue le silence de la théosogie au discours de la théologie. **La musique est partout**, souterraine, jusques et y compris dans l'apologie des silences. Il n'est pas le premier à composer de la littérature en palimpseste d'une composition musicale, allant jusqu'à nommer des parties ou des chapitres sur le modèle d'une partition, comme Claude Lévi-Strauss entre autres le fit dans ses *Mythologiques* afin de creuser plus encore l'analogie entre mythe et musique.

L'arrière-petit-fils de l'organiste d'Ancenis (Loire-Atlantique) confesse avoir composé le plan de *Villa Amalia* sur la ligne mélodique de *O Solitude* de Purcell, et le premier tome du cycle *Dernier Royaume* sur celle des *Ombres errantes* de Couperin ; quant à la première page de *Tous les matins du monde*, elle doit tout à deux lignes mélodiques tressées dans le plan mixte du récit, mais davantage de la suite française pour violoncelle en ut mineur de Bach que la pièce en mineur pour deux violes concertantes *Les Pleurs* de Sainte Colombe :

*« C'est comme si j'avais eu besoin de m'assurer que Sainte Colombe était un grand musicien, dont la musique souffrait la comparaison avec celle de Bach et qu'il me fallait le prouver. Qu'elle la souffrait si bien qu'elle pouvait s'y mêler. »*

Quignard reconnaît ne pas penser par arguments mais par images et débris de rêves, et pour tout dire : par fugues. Il suffit de le lancer sur un mot étrange et captivant, tel « languissamment » chu de la partition des *Ombres errantes*, justement, s'échapper à son tour. Là, c'est le petit-fils du grammairien, maître des étymologies, qui se manifeste en lui. Il est à son meilleur, souvent étincelant, en improvisateur. Tel Froberger louant « l'instant extemporain », il oublie la ligne, lâche la partition, se défait de la règle, lui aussi :

*« On s'envole soudain dans le ciel comme l'oiseau qui exulte. On plonge dans la nuit du cosmos comme un plongeur dans la mer Tyrrhénienne. On cesse d'être « contemporain », on devient « extemporain ».*

Que les quignardophobes passent leur chemin, que les autres se procurent sans tarder ce petit livre lumineux prolongé par un autre qui paraît ces jours-ci et lui renvoie ses propres silences en écho. Il est vrai que le poète **Alain Veinstein**, auteur des *Ravisseurs* (284 pages, 19 euros, Grasset), est l'un de ses amis de longue date. Celui qui fut longtemps la voix la plus magnétique de France-Culture y raconte l'aventure artistique par laquelle se constitua non un collectif mais une famille d'esprit autour de la revue *L'Ephémère* lancée par la Fondation Maeght ; une vingtaine de cahiers entre 1967 et 1972, regroupant Gaëtan Picon, Yves Bonnefoy, Louis-René des Forêts, André du Bouchet, bientôt rejoints par Michel Leiris et Paul Celan, autour de Jacques Dupin.

Discrets parmi ces discrets et prestigieux aînés, Veinstein et Quignard y faisaient figure de petits jeunes. Le premier, qui y fit connaissance du second, le décrit comme un solitaire absolu, se tenant à l'écart de tout, toujours prêt à se retirer du trafic, totalement mutique, tenant la désocialisation comme une condition de l'écriture, « peut-être une sorte de *Bartleby*, quelqu'un avec qui le dialogue n'était pas des plus faciles », délicieuse litote. Et quand il parlait enfin, c'était pour récuser le



qualificatif de « solitaire », puisqu'il se voulait, et se veut toujours, d'abord et avant tout un lecteur : « *Or, lire, pour lui, c'est le contraire d'être seul, même s'il faut être seul pour lire* ».

On trouve dans ces pages inspirées, mais baignées d'une profonde mélancolie, l'idée d'une oralité silencieuse comme étant le propre de la littérature, et le rappel d'une distinction qui fait rêver entre le langage de gorge et la voix qui sert des lèvres. Nul doute en lisant *Les Ravisseurs* que ces deux hommes sont au diapason.

Un mot encore à propos d'un autre livre récent, où Pascal Quignard n'est pas cité mais où son ombre errante est repérée, à la page 99 de *Solitude du témoin* (167 pages, 17 euros, Léo Scheer), titre-programme qui dit déjà l'essentiel du projet de **Richard Millet**. C'est un bref tombeau de Louis-Isaac Lemaître de Sacy, touché par la grâce poétique et spirituelle lorsqu'il fut maître d'œuvre de la traduction de la Bible à Port-Royal-des-Champs, mais aussi des *Confessions* de saint Augustin et de *l'Imitation*.

L'auteur évoque la pérégrination de sa dépouille à travers Paris à la demande de la duchesse de Lesdiguières jusqu'à l'abbaye. « Il me semble que le corps de Sacy continue de traverser la nuit parisienne, que c'est ce cortège dont j'entends, ce soir, non loin de la rue de Lesdiguières, la rumeur traverser la langue française » écrit Richard Millet en regrettant que nul écrivain n'ait encore songé à faire le récit de ce voyage.

On aimerait être celui qui s'en emparera, ne fût-ce que pour le pur plaisir d'y mettre le mot « Fin » à la manière de Bach et de Haydn au terme de leurs partitions : « Fine/DSG ». Autrement dit : *Deo Soli Gloria*/ « A la gloire de Dieu seul ». Ce que Pascal Quignard commente : « *A la gloire de Dieu et seulement lui c'est-à-dire à l'adresse de personne* ».

(« Pascal-Quignard-aux-Champs » photo Passou ; « Oratoire qui se dresse à la place du choeur de l'ancienne abbaye, construit en 1891 en style néo-gothique » photo D.r. ; « Jean-Pierre Marielle de Sainte Colombe dans Tous les matins du monde » photo D.R.)